MARKIZES DEGANGE.

EIL GWES.

I

Selaouet holl hag a klewfet
Ur werz 'zo a newez zavet;
Ur werz 'zo a newez zavet,
Da ur varkizes ez eo gret.

Merc'h 'oa d'ann duk euz a Rohan,
Penheres, pa oa hi unan;
Penheres, oa pa na oa ken,
Heritoures d'hi holl voïenn.

Kasset oe d' Baris, da deski
Ar c'hadans hag ar c'hademi;
Ar c'hademi hag ar c'hadans,
'Wit diskouri gant ann noblans.

Hag en distro euz a-c'hane,
Tudjentil hi daremprede;
Tudjentil hi daremprede,
Euz a wad uhel ar roue.

A gement hi daremprede,
Neb-hini d'ez-hi na blije,
Ken deuas markiz Degange, (1)
D'hennes roas hi c'harante.

II

Ur miz anter ez eo padet
Ar solennite ann euret;
Met kement-se na bâd ket pell,
Mont 'renk ar markiz d'ar brezell,

Pa ambarke war ar mor-braz,
He enebour a rankontras;
He enebour 'n euz rankontret,
Goull' gourenn out-han hen euz gret.

(1) Variante :

Dont' ra hi zad da supposi
A vije mad hi dimizi,
Hag hi rei d'ur markiz puissant,
Kastellani, un den vaillant.

LA MARQUISE DÉGANGÉ.

SECONDE VERSION,

I

Ecoutez tous, et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz nouvellement composé,
C'est à une Marquise qu'il a été fait.

Elle était fille du duc de Rohan,
Fille unique, puisqu'elle était seule ;
Elle était fille unique, puisqu'il n'y avait pas d'autre [enfant,
Héritière de tous ses biens.

Elle fut envoyée à Paris, pour apprendre
La *Cadence* et l'*Académie* ;
L'Académie et la Cadence,
Afin de discourir avec la noblesse.

Et au retour de là,
De grands gentilshommes la fréquentaient ;
De grands gentilshommes la fréquentaient,
Gens de haut rang, du sang royal.

De tous ceux qui la fréquentaient,
Aucun ne lui plaisait,
Jusqu'a ce que vint le marquis Dégangé, (1)
A celui-là elle donna son amour. —

II

Un mois et demi ont duré
Les solennités de la noce ;
Mais tout cela ne dure pas longtemps,
Il faut que le Marquis aille à la guerre.

Quand il embarqua sur la grande mer,
Il rencontra son ennemi ;
Il a rencontré son ennemi,
Et il a demandé à lutter contre lui.

(1) VARIANTE :

Son père vient à supposer
Qu'il serait bon de la marier,
Et de la donner à un Marquis puissant,
Castelleny, un homme vaillant.

Ma kouezjont krog-euz-krog en dour,
Ho daou, evel daou enebour.
Set' Radegond' intanvezet,
Ha hi sertenn na ouie ket.

Radegond' doa un orator
En hi jardinn, war vord ar mor,
Hag a deue en-han bemde,
Bemde, ewit pedi Doue;

Wit pedi ann aotro Doue
Ma c'honeje 'r Markiz en arme;
Ma c'honeje 'r Markiz hi fried
'R gombat war he inimied.

Un de, pa 'oa en hi fedenn,
'Tiskenn un el en hi c'hichenn:
— Radegond' lest ar bedenn-ze,
Beuzet ho pried 'vont d'ann arme;

En tan ar Purgator ema;
Pedet Doue d'hen delivra;
Pedet Doue d'hen delivra,
Laket oferiniou gant-han! —

III

Pad daou vloaz anter ez eo bet
O tougenn kanvo d'hi friet;
O tougenn kanvo d'hi friet,
Gant kalz a enor ha respet.

Pa 'oa un dez en hi fedenn,
'Tiskenn un el en hi c'hichenn:
— Radegond', lest ar bedenn-ze,
Pignet ho pried gant ann ele! —

Redegonda, pa deuz klewet,
A-c'hane prim a zo savet;
'Sao a-c'hane, a newez-flamm
Mont d'ar c'hastel da di hi mamm.

P'eo bet ur pennad evel-se,
Tudjentil hi daremprede;
Tudjentil braz daremprede,
Euz a wad huël ar Roue.

Hogenn a gement a zeue,
Hini d'hi c'halon na blije,
Ken 'deuas markiz *Deganvi*,
Hennes renkas kaout anezhi.

Ils tombèrent dans l'eau, en se tenant l'un l'autre,
Tous les deux, comme deux ennemis.
Voilà Radegonde veuve,
Et certes elle ne le savait pas.

Radegonde avait un oratoire,
Dans son jardin, au bord de la mer,
Et elle y venait tous les jours,
Tous les jours, pour prier Dieu.

Pour prier le seigneur Dieu,
Pour que le marquis vainquit à l'armée;
Pour que vainquit le marquis son mari,
Dans le combat contre ses ennemis.

Un jour qu'elle était en prière,
Descend un ange auprès d'elle :
— Radegonde, laissez cette prière-là,
Votre mari a été noyé, en se rendant à l'armée ;

Il est dans le feu du purgatoire,
Priez Dieu de le délivrer ;
Priez Dieu de le délivrer,
Et faites dire des messes pour lui ! —

III

Pendant deux ans et demi elle a été
A porter le deuil de son mari ;
A porter le deuil de son mari,
Avec beaucoup d'*honneur et de respect.* (1)

Un jour qu'elle était en prière,
Un ange descend auprès d'elle :
— Radegonde, laissez cette prière-là,
Votre mari est monté parmi les anges ! —

Quand Radegonde entendit cela,
Elle se releva aussitôt ;
Elle se releva de là, et de nouveau,
Se rendit au château de sa mère.

Quand elle eut été quelque temps ainsi,
Des gentilshommes la fréquentaient ;
De grands gentilshommes la fréquentaient,
Du haut sang royal.

Mais de tous ceux qui venaient,
Aucun ne plaisait à son cœur,
Jusqu'à ce que vint le marquis *Deganvi* .
Celui-là, il fallut qu'il l'eût.

(1) *Gant enor ha respect,* est une phrase consacrée, un lieu commun qui se présente souvent dans nos poésies populaires, et qui revient à peu près à l'expression française avec convenance, avec religion.

'Veza ma oa un den doujet
Kredi hen refuz na ree ket;
Na grede ket dont d'hen refuz,
Dre ma 'oa un den gallouduz.

Daou viz anter ez e padet,
Ar solennite ann eured,
Ar zonerrienn, ar bâl, ann dans,
Vizitou bemde d'ann noblans.

Met kement-se na bad ket pell,
Mont 'renk ar Markiz d'ar brezell;
Ma teu lizer, 'beurz ar Roue
Da Deganvi d' vont d'ann arme.

IV

Ebars ur pennad goude-ze,
'C'hân daou vugel kaer 'vel an de;
'C'hân daou vugel kaer 'vel ann de,
Mab ha merc'h ez oa anezhe.

Ann itron a skrivas lizer,
D'ann aotro da zonet d'ar ger,
D' lakad badeï 'n daou inosant,
Gant aoun 'varwjent hep badeziant.

P'arruas al lizer gant-han,
'Oa en ur stourmad ar wassan:
'N em denn 'ra neuze a goste,
Ewit lenn ann tam paper-ze.

Skriva 'ra war gorn al lizer
Lakad badeï he daou vugel;
Lakad badeï 'n daou inosant,
Gant aoun 'varwjent hep badeziant.

Ha pa oa finn d'ar gombat-se,
'Retornas d'ar ger adarre:
A retornas arre d'ar ger,
Gant mall d' wellet he bried ker.

Holl dut he di, dre m'ho c'have,
Gant ur joa vraz ho briate;
Gant ur joa vraz en he gâlon
'C'h antre bars en kambr ann itron.

— Orsa eta, ma fried keaz,
C'hui n'och ket aze en ho eaz? —
— Me n'am euz sousi gant netra,
Ma fried paour, pa 'z oc'h ama! —

V

Na oa ket arru mad er ger,
Ma 'zo deut d'ez-han ul lizer;

Comme c'était un homme redouté,
Elle n'osait pas le refuser ;
Elle n'osait pas le refuser,
Parce que c'était un homme puissant.

Deux mois et demi ont duré
Les solennités de la noce,
Musiciens, bals, danses,
Des visites tous les jours à la noblesse.

Mais tout cela ne dure pas longtemps,
Il faut que le Marquis aille à la guerre ;
Une lettre arrive de la part du roi,
(Commandant) à Deganvi de se rendre à l'armée. —

IV

Quelque temps après,
Elle met au monde deux enfants, beaux comme le jour ;
Elle met au monde deux enfants, beaux comme le jour,
L'un était fils, et l'autre fille.

La Dame écrivit une lettre
Au Seigneur (pour le prier) de venir à la maison,
Pour faire baptiser les deux innocents,
De peur qu'ils ne mourussent sans baptême.

Quand la lettre lui arriva,
Il était dans un combat des plus terribles :
Alors il se retire à l'écart,
Pour lire ce morceau papier.

Il écrit sur le coin de la lettre
De faire baptiser les deux enfants ;
De faire baptiser les deux innocents,
De peur qu'ils ne mourussent sans baptême.

Et quand ce combat fut terminé,
Il retourna à la maison ;
Il retourna à la maison,
Pressé de revoir son épouse chérie.

A mesure qu'il rencontrait les gens de sa maison,
Il les serrait dans ses bras avec grande joie ;
Avec une grande joie dans son cœur,
Il entre dans la chambre de sa Dame.

— Or ça donc, mon épouse chérie,
Vous n'êtes pas là à votre aise. —
— Je n'ai plus souci de rien,
Mon pauvre mari, puisque vous voilà ! —

V

A peine était-il arrivé à la maison,
Qu'il lui vint une lettre ;

Ma 'zo deut d'ez-han ul lizer,
Da vonet arre d'ar brezel.

Ar Markiz iaouank a oele,
Euz he bried pa gimiade :
— Adieu eta, ma fried kez,
N'ho kwelinn mui ken en buhez ! —

Ar Markiz iaouank a oele,
'N kambr 'r vageres pa ziskenne :
— Adieu eta, ma bugale,
Bikenn n'ho kwelinn en bukez ! —

Ar Markiz iaouank a oele,
D'he vugaligou pa boke ;
D'he vugaligou pa boke,
Ha d'ar vageres a lare :

— Adieu eta d'ac'h, mageres,
Kommerret soign ma bugale ;
Kommerret soign euz anez-ho,
Mar deuann d'ar ger, m'ho rekompanso.

Did, breur belek, karg a roann
Ma fried da vired breman,
Ha kommer soign euz anez-ho,
Mar deuann d'ar ger, m'as rekompanso. —

VI

N'oa ket et mad e-meaz ann ti, (1)
. . . . . .

Ann diaoul a zo soutil bepred,
Ewit tenti an-nep hen kred,
Hen euz lakad en he galon,
Da ziskenn en kambr ann itron.

— Na demad d'ac'h-c'hui, ma c'hoar-geaz,
C'hui n'oc'h ket aze en ho eaz,
N'oc'h ket en ho kontantamant,
Pa n'oc'h gant 'r Markiz, 'zo ker koant :

Ma karfac'h-c'hui, ma c'hoar-gaer gez,
Ma c'hommer diou pe der nozwez,
A greiz ma c'haloù m'ho karrje,
Oh ! ia, bete finn ma buhe ! —

Ar Varkizes, pa deuz klewet,
Ur fasad d'ez-han deuz roët ;

(1) Il doit y avoir ici une lacune d'un vers au moins.

Qu'il lui arriva une lettre,
(Commandant) d'aller encore à la guerre.

Le jeune Marquis pleurait,
En faisant ses adieux à sa femme :
— Adieu donc, ma femme chérie,
Je ne vous reverrai plus en vie ! —

Le jeune marquis pleurait,
Quand il descendit dans la chambre de la nourrice : —
— Adieu donc, mes enfants,
Jamais je ne vous reverrai en vie ! —

Le jeune Marquis pleurait,
En embrassant ses petits enfants :
En embrassant ses petits enfants,
Et il dit à la nourrice :

— Adieu à vous, nourrice,
Prenez soin de mes enfants ;
Prenez soin d'eux,
Si je reviens à la maison, je vous récompenserai.

A toi, mon frère prêtre, je donne la charge
De veiller sur ma femme,
Et prends bien soin d'eux,
Si je reviens à la maison, je te récompenserai. — (1)

VI

Il n'était pas bien sorti de la maison.....

. . . . . .

Le Démon est toujours subtil,
Pour tenter celui qui le croit,
Et il lui mit dans le cœur (l'esprit,)
De descendre dans la chambre de la Dame.

— Bonjour à vous, ma chère sœur ;
Vous n'êtes pas là à votre aise ;
Vous n'êtes pas dans votre contentement,
Puisque vous n'êtes avec le Marquis, qui est si beau.

Si vous vouliez, ma chère belle-sœur,
Me prendre pour deux ou trois nuits,
Je vous aimerais de tout mon cœur,
Oh ! oui, jusqu'à la fin de ma vie ! —

Quand la Marquise entendit,
Elle lui donna un soufflet ;

(1) Dans aucune des nombreuses versions que j'ai recueillies de cette ballade, je n'ai trouvé *ces adieux* tels que les donne la pièce correspondante du *Barzaz-Breiz*, (page 175, 6e édition) où ils rappellent si bien les adieux célèbres d'Andromaque et d'Hector, dans Homère. — Le petit Astyanax s'y trouve aussi.

Deuz roët d'ez-han ur fasad,
Hag hen beuzet bars en he wad :

— Setu aze al lealded
Ho poa-c'hui touet d'am fried !
M'oufefe 'r Markiz ma fried
A vec'h-c'hui bet ken ifrontet ;

Ho pe bet ann ifrontiri,
Da laret ar seurt komzou d'in,
A vreofe d'ac'h ho holl vemprou,
Lakad ho penn d' c'hoari c'hillaou ! —

Ar belek ez ha en koler,
A bign d'he gambr en bezr-amzer :
Skriva 'ra neuze lizerou,
Oa 'r Markiz 'tougenn ar c'herniou :

'N em reï a ra da dut hi zi,
Bete d'ar baotred marchosi !.....

. . . . . .

P'arruas al lizer gant-han,
'Oa en ur gombat ar Wassan.
Em denn 'ra un tam a goste,
Na ewit lenn ar paper-ze.

Dre ma lenne ar paperou,
'Efase al lizerennou ;
'Efase al lizerennou
Gant ma ree o skuila daelou.

Ha pa oa finn d'ar gombat-se,
Retorn 'ra d'ar ger adarre,
Ha tud he di, dre m'ho c'have,
Fasad-fasad ho ziskarre.

Ann itron, pa deuz-hi gwelet
Oa hi fried ken koleret,
A deuz hi flac'h ar gambr kasset
Ewit apezi hi fried.

Ar plac'h ar gambr, p'eo arruet,
War hi daoulinn 'zo em strinket ;
War hi daoulinn eo em strinket,
Pardon euz-han deuz goulennet.

— Ma mestrik paour, d'in-me laret
Perag ma 'z oc'h ken koleret ?
'R gwall-deod bennag ho euz klewet,
Warbenn 'r Varkizes ho priet ? —

'R Markiz iaouank, pa 'n euz klewet,
Ur fasad d'ez-hi 'n euz roët ;
'N euz roët d'ez-hi ur fasad,
Ha 'n euz-hi beuzet en hi gwad.

Elle lui donna un soufflet,
Et le noya dans son sang :

— Est-ce donc là la loyauté
Que vous aviez jurée à mon mari !
Si le Marquis mon époux savait
Que vous avez été si effronté ;

Que vous avez eu l'insolence
De me tenir de tels propos,
Il vous broierait tous les membres,
Et mettrait votre tête à jouer aux quilles ! —

Le prêtre entre en colère,
Et monte aussitôt à sa chambre :
Il écrit alors des lettres,
(Disant) que le marquis *portait les cornes.*

Elle se donne aux gens de sa maison,
Jusqu'aux valets d'écurie !...,.

. . . . . .

Quand la lettre lui arriva,
Il était dans un combat des plus terribles ;
Il se retire un peu à l'écart
Pour lire ce papier.

A mesure qu'il lisait les papiers,
Il en effaçait les lettres ;
Il en effaçait les lettres,
Tant il versait de larmes !

Et quand ce combat fut terminé,
Il retourna encore à la maison,
Et à mesure qu'il rencontrait les gens de sa maison,
Il les renversait à terre en les souffletant.

Quand la Dame a vu
Son mari si en colère,
Elle a envoyé sa femme de chambre
Pour l'apaiser.

La femme de chambre, en arrivant,
S'est jetée à ses genoux ;
Elle s'est jetée à ses genoux,
Et lui a demandé pardon.

— Mon pauvre maître, dites-moi,
Pourquoi êtes-vous tant en colère ?
Vous avez entendu quelque mauvaise langue,
Au sujet de la Marquise, votre femme ? —

Le jeune Marquis l'ayant entendue,
Lui donna un soufflet ;
Il lui donna un soufflet,
Et la noya dans son sang.

Ann itron, pa deuz-hi gwelet
Hi flac'h er giz-se lakaët,
A skriv ul lizer gant hi gwad
D'hi mamm-gaer, 'oa en Huelgoat !

D'hi mamm-gaer, oa en Huelgoat,
Dont d'apezi koler hi mab ;
Donet prest wit hen apezi,
A waldrete holl dut he di.

He vamm-gaer, pa 'z eo arruet,
War hi daoulinn 'zo em strinket ;
War hi daoulinn eo em strinket,
Pardon hi mab 'deuz goulennet.

— Ma mab paour, d'in-me lavaret
Pez gwall-deodet ho euz klewet,
War-beun 'r Varkizes ho pried,
'Wit beza 'r giz-se koleret ? —

— Ma mammik paour, mar am c'haret,
'N han' Doue ouz-in em dennet ;
Wit ho skeï na c'houlenfenn ket,
Mar na dec'het, 'vinn oblijet. —

'N kambr ann itron a tiskennas,
Ha d'ez-hi raktall a laras :
— Gwisket-c'hui ho habit euret
M' iefomp d' 'r gambr euret da gousket. —

— Ma fried paour, d'in-me laret,
Pez gwall-deodet ho euz klewet ;
Pez gwall-deodet ho euz klewet,
Ma 'z oc'h er giz-se koleret ? —

— A-rok ann dez hen goufefet
Pe nozwez ho pezo-c'hui bet ! —.....

. . . . . .

'R Varkizes iaouank a oele
Hi habit euret pa wiske ;
Hi habit euret pa wiske,
Ha d'hi mamm-gaer a lavare :

— Ma mammik-kaer, mar am c'haret,
Sousi m' bugale 'gommerfet ;
'Kommerfet soign euz anez-he,
Hi vo minored bars ann de ! —

'N kambr ann dourel neuze 'pignas,
Ar Markiz d'ez-hi a laras :
— Diwisket ho habit euret,
Hag et er giz ma 'z oc'h ganet :

Diwisket holl, bet' ho rochet,
En noaz-puill 'fell d'in ho kwelet ! —

Quand la Dame vit
Sa femme de chambre en cet état,
Elle écrivit une lettre, avec son sang,
A sa belle-mère, qui était à Huelgoat;

A sa belle-mère, qui était à Huelgoat,
(Pour la prier) de venir apaiser la colère de son fils;
De venir promptement l'apaiser,
Car il maltraitait tous les gens de sa maison.

Sa belle mère, quand elle fut arrivée,
Se jeta à ses genoux;
Elle se jeta à ses genoux
Et demanda pardon à son fils.

— Mon pauvre fils, dites-moi,
Quel mauvais propos vous avez entendu,
Au sujet de la Marquise votre femme,
Pour être à ce point en colère? —

— Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
An nom de Dieu. éloignez-vous de moi;
Je ne voudrais pas vous frapper,
Et, si vous ne vous retirez, vous m'y forcerez. —

Il descendit dans la chambre de sa femme,
Et lui dit aussitôt :
— Mettez votre habit de noce,
Pour que nous allions coucher à la chambre nuptiale!

— Mon pauvre mari, dites-moi,
Quel méchant propos vous avez entendu;
Quel méchant propos vous avez entendu,
Pour être à ce point en colère? —

— Avant le jour vous saurez
Quelle nuit vous aurez passée!.....

. . . . . .

La jeune Marquise pleurait,
En mettant son habit de noce;
En mettant son habit de noce,
Et disait à sa belle-mère :

— Ma belle-mère, si vous m'aimez,
Vous aurez souci de mes enfants;
Vous prendrez soin d'eux,
Ils seront *mineurs* (orphelins) avant qu'il soit jour! —

Elle monta alors à la chambre de la tourelle,
Et le Marquis lui dit :
— Otez votre habit de noce.
Et mettez-vous comme quand vous êtes venue au monde:

Quittez tous vos vêtements, jusqu'à votre chemise,
Je veux vous voir absolument nue! —

— Ma fried paour, se n' dere ket,
Met pa lavaret 'vezo gret..... —

Etre hi c'halon hag hi fenn,
Deuz bet seiz taol koutelassenn :
Ker-lies taol ha ma skoë,
He bried ouz-han 'c'houlenne : —

— Ma fried d'in-me lavaret,
Perag 'vel-se ma c'hontellet ?
Perag 'vel-se ma c'hontellet ?
Me 'zant ar maro n' ho reket ! —

Muia hen lake d' goleri,
N'oa ket ewit laza 'n ez-hi :
Ha ma krogas en bleo hi fenn,
Hi zaolas a gambr ann dourel.

Ha d'ann douar pa 'z eo kouezet,
Hi breur-kaër belek 'zo arruet ;
Hi breur-kaër belek 'zo arruet,
Hag 'velhenn ouzhi 'n euz komzet : —

— « Demad d'ac'h-c'hui ma c'hoar-gaer gez,
« M' zo kiriek d'ac'h 'koll ho puhez :
« Me am euz daonet ma ine,
« Hag saovetaët ho hini —

'R Markiz iaouank, pa 'n euz klewet,
'N doa he bried injust lazet,
A zo bet et, a dra sertenn,
'R rest he vuhe d'ober pinijenn ! (1)

Kanet gant ur vaoues, en enez *Batz*
Miz ere, 1854.

(1) Variante :

— Me ha brema d'rivier Jourdenn,
'Wit ober eno pinijenn ;
Me ha da ober pinijenn,
'N lec'h n'am gwelo d'en birwikenn.

Je vais maintenant à la rivière du Jourdain.
Pour y faire pénitence ;
Je vais faire pénitence
Là où personne ne me verra jamais !

VARIANTE.

Une troisième version présente, dans sa seconde partie, des détails assez intéressants. Je prie d'abord de remarquer ces deux vers :

D'ar c'houlz-ze 'vije 'r groage tri miz
Kent ewit monet d'ann iliz.

— Mon pauvre mari, cela n'est pas convenable,
Mais puisque vous dites, ce sera fait. —

Entre son cœur et sa tête,
Elle a reçu sept coups de coutelas :
A chaque coup qu'il frappait,
Sa femme lui demandait :

— Mon mari, dites-moi,
Pourquoi me *coutelassez-vous* ainsi ?
Pourquoi me coutelassez-vous ainsi ?
Je sens la mort de votre part ! —

Ce qui le mettait le plus en colère,
C'est qu'il ne pouvait pas la tuer ;
Il la prit alors par les cheveux,
Et la jeta hors de la chambre de la tourelle.

Quand elle fut tombée à terre,
Son beau-frère le prêtre arriva ;
Son beau-frère le prêtre arriva,
Et lui parla de la sorte :

— Bonjour à vous, ma chère belle-sœur,
C'est moi qui suis cause que vous perdez la vie !
J'ai damné mon âme,
Et j'ai sauvé la vôtre ! —

Quand le jeune Marquis apprit
Qu'il avait tué sa femme injustement,
Il alla, cela est bien certain,
Faire pénitence le reste de sa vie !

Chanté par une femme, dans l'île de *Batz*
Au mois d'octobre, 1854.

VARIANTE.

En ce temps-là, les nouvelles accouchées restaient trois mois
Sans se présenter à l'église.

ce qui ferait supposer ou que le poëte n'était pas contemporain de l'évènement qu'il raconte, ou que c'est une interpolation introduite par les chanteurs.

J'ai voulu essayer de faire une traduction rigoureusement littérale, un mot-à-mot absolu de cette variante, afin de donner au lecteur, autant que cela est possible, une idée de quelques inversions et particularités propres à notre langue. Cela pourra présenter quelque intérêt aux personnes qui étudient le breton armoricain au point de vue de la grammaire et de la philologie.